

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

E. FLECHEY

Les effets de la dernière famine dans l'Inde

Journal de la société statistique de Paris, tome 20 (1879), p. 9-16

[<http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1879__20__9_0>](http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1879__20__9_0)

© Société de statistique de Paris, 1879, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

III.

LES EFFETS DE LA DERNIÈRE FAMINE DANS L'INDE.

Les ravages de la dernière famine de l'Inde anglaise, survenue vers la fin de 1876 et qui s'est prolongée jusqu'en 1878, commencent seulement à pouvoir être appréciés d'une façon sérieuse. Des fléaux divers, tels que le choléra et la petite vérole, ont sévi à la même époque et contribué, concurremment avec la famine, à amener dans la population une diminution dont nous essayerons de saisir l'intensité à l'aide des documents officiels les plus récents.

On sait que la famine est périodique dans l'Inde et qu'elle est due à la pénurie et au manque absolu de la récolte du riz, dont la culture exige des pluies considérables en l'absence d'un système complet d'irrigation. Toutefois, ce fléau ne peut plus maintenant revêtir le caractère de gravité qui a marqué la famine de 1770, par exemple, laquelle fit au Bengale, au dire d'Hastings, 10 millions de victimes. Cette contrée est d'ailleurs celle qui a été le plus souvent frappée, car on y a compté sept famines depuis le premier tiers du siècle dernier, dont trois depuis vingt ans, en 1860, 1867 et 1874. On peut mentionner encore la famine du Pendjab en 1785 et celles des provinces du nord-ouest en 1813 et 1859.

Quoi qu'il en soit, pour ne nous occuper que de la famine actuelle, il est arrivé que les pluies d'été (moussons du sud-ouest), ne s'étant pas produites, en août 1876, dans une partie des régions composant les présidences de Madras et de Bombay, dans l'état d'Hyderabad et la province de Mysore, les étangs qui servent à l'irrigation se sont trouvés à sec. On comptait dès lors sur les pluies d'octobre (moussons du nord-est), mais celles-ci ayant également fait défaut, le mal se propagea et les pronostics les plus fâcheux furent dépassés.

Le gouvernement de l'Inde comprit d'ailleurs immédiatement la grandeur de sa tâche. Au lieu de se borner, comme l'avait fait lord Northbroock en 1874, à favoriser l'importation des grains en réduisant le tarif des transports ou en faisant des avances pour les achats, mais en limitant d'autre part à un maximum le prix du riz, lord Lytton, le gouverneur actuel, résolut de laisser le commerce entièrement libre, à ce point qu'il crut devoir blâmer officiellement le gouverneur de Madras qui, au commencement de la famine, avait fait directement acheter 33 millions de kilogr. de grains pour être distribués à l'intérieur. Il est vrai de dire que le prix des grains s'éleva, dans certaines circonstances, jusqu'à quatre et cinq fois le prix ordinaire; mais cet inconvénient n'était que relatif, aucun obstacle autre que le manque d'argent n'entravant plus désormais le fonctionnement du marché. Il n'est pas besoin de dire que l'exportation ne fut pas atteinte. On était loin du temps (1770) où la Compagnie des Indes se contentait, pour toute mesure d'assistance, de prohiber l'exportation du riz, puis de laisser faire.

Grâce à ces mesures, les négociants du Bengale, de la Birmanie et du centre et du nord de l'Inde, dont de bonnes récoltes avaient accru les approvisionnements, commencèrent, dès le mois de septembre 1876, à expédier par voie de fer, dans les provinces atteintes, une quantité de grains qu'on peut évaluer en moyenne par jour (de septembre 1876 à août 1877) à 2,400 tonnes pour la province de Madras, et à 1,100 tonnes pour celle de Bombay. En dehors de ces envois, il y a lieu de tenir compte, dans une mesure bien moindre, il est vrai, des transports dans les localités de l'intérieur, par routes et canaux, ainsi que des chargements venus par le port de Madras et les ports moins importants des côtes de Coromandel et du pays des Mahrattes. La consommation journalière jugée nécessaire pour les seules provinces de Madras, de Mysore et d'Hyderabad — 5,000 tonnes de grains, — n'était pas toutefois assurée, et une grande partie de la population atteinte a dû se contenter souvent de menus grains qu'il était encore possible de récolter. Le fait essentiel à signaler est que la quantité de grains réellement disponible n'a jamais pu être transportée complètement dans les pays en souffrance, faute de moyens suffisants de communication.

En résumé, malgré toute l'assistance donnée aux indigènes, un certain nombre d'entre eux a certainement succombé par le fait de la famine ou plutôt par suite de la famine, mais on doit se hâter d'ajouter que l'on évalue à plus de 4 millions le nombre de ceux dont on aurait eu en outre à déplorer la mort, si d'une part les secours en nature n'avaient pu leur arriver par les voies de fer, et si, d'autre part, le gouvernement n'avait pas dépensé des sommes considérables pour assister les indigents.

On peut dire dès à présent que la population totale de l'Inde anglaise, y compris l'ensemble des états feudataires, s'élevant, d'après le recensement de 1871, à 239 millions d'habitants, celle des provinces où a sévi la famine en représentait

à la même époque un peu plus de tiers, 74,677,535. Nous rapprocherons de ces derniers chiffres, malgré la différence des dates et dans l'impossibilité de faire autrement, les 36 millions d'habitants auxquels était réduite, après 18 mois de famine, la population des districts atteints. Le fléau n'a donc visité en moyenne que la moitié des provinces menacées, mais cette proportion a varié beaucoup par régions, ainsi qu'on peut le voir dans le tableau suivant, dans lequel nous avons fait ressortir en outre le nombre des secourus, tel qu'il a été relevé fin juillet 1877, où il n'était plus que de 3 millions :

PROVINCES où a sévi la famine.	POPULATIONS			PROPORTION		NOMBRE des atteints pour 1 secouru.
	totales.	atteintes par la famine.	secourus.	des popula- tions atteintes.	des populations secourues.	
Madras	33,308,225	20,550,000	1,890,000	62 p. 100	5.7 p. 100	12.0
Bombay	25,647,818	9,960,000	370,000	39 —	1.4 —	28.0
Mysore	5,055,412	2,000,000	210,000	39 —	4.1 —	9.9
Hyderabad	10,666,080	3,940,000	530,000	33 —	5.0 —	6.9
Totaux et moy. .	74,677,535	36,450,000	3,000,000	48 p. 100	4.0 p. 100	12.0

On voit que la province de Madras figure, à elle seule, pour près des deux tiers dans le total des populations atteintes. C'est qu'en effet, le fléau a étendu ses ravages sur plus des trois cinquièmes de sa population, tandis que dans les autres régions le rapport correspondant n'en représente pas tout à fait les deux cinquièmes (39 et 33 p. 100). La répartition des secourus, indiquée par le nombre des individus assistés, fait ressortir que c'est la province de Bombay, où le droit à l'assistance était d'ailleurs soumis à des règles exceptionnellement rigoureuses, qui présente le chiffre minimum 1.4 p. 100; quant aux autres provinces, elles offrent à peu près le même rapport, 5 p. 100 environ, ou 1 assisté sur 20 habitants.

Il nous a paru intéressant de faire ressortir la proportion des secourus aux atteints. Cette proportion est, en moyenne, de 1 sur 12. C'est celle de la province de Madras. Le rapport est beaucoup plus faible dans celle de Bombay, où l'on ne compte que 1 secouru sur 28 atteints, tandis que dans le Mysore et l'état d'Hyderabad il s'élève à 1 sur 10 et à 1 sur 7.

Nous donnerons plus loin des détails sur le mode de secours employé par le gouvernement de l'Inde, mais nous devons rechercher avant tout à déterminer quelle a été la réduction que la famine a fait subir à la population de l'Inde; nous nous servons pour cela des chiffres relatifs aux provinces de Madras et de Bombay, sur lesquelles le gouvernement anglais est parvenu, dans ces derniers temps seulement, à réunir un certain nombre de renseignements qui ont été consignés dans des rapports officiels.

La préoccupation des recenseurs dans la province de Madras n'a pas été de faire un dénombrement complet, toujours long et difficile, mais bien de porter les investigations sur un certain nombre de types de population, choisis dans des milieux à conditions différentes, de manière à obtenir des résultats généraux d'une valeur aussi moyenne que possible, lesquels, par leur rapprochement avec ceux qu'on obtient en temps normal, pussent donner une idée au moins approximative des ravages causés par la famine dans l'ensemble des districts frappés.

Voici le procédé auquel on s'est arrêté. Le 15 mars de cette année on releva la population d'un canton (talook), de chacun des six districts suivants qui ont été fortement atteints : Bellary, Kurnool, Cuddapah, Nellore, Combatores et Ching-

leput, ainsi que celle des neuf *talooks* qui constituent le district de Salem, le plus ravagé de tous. En dehors de ces quinze cantons fortement éprouvés, on releva dans chacun des districts de Kistna, Trichinopoly et Tinnerelly, la population d'un canton quelque peu frappé par la famine, mais où les récoltes avaient été en grande partie sauvées par les irrigations. On recensa enfin un canton du district de Tanjore, dont les récoltes avaient été complètement sauvegardées par la transformation en canal d'irrigation de la rivière Cauvery. Voici les résultats obtenus dans ces divers groupes comparés à ceux qu'avait fournis le dernier recensement :

Province de Madras.

NOMBRE.	CANTONS (TALOOKS)	POPULATION ATTEINTE		DIFFÉRENCES.	TAUX d'accroissement ou de diminution de novembre 1871 à mars 1878 (6 ans et demi).
	recensés.	recensée			
	NATURE.	en novembre 1871.	en mars 1878.		
	—	—	—		
6	cantons fortement atteints . . .	859,132	739,989	— 119,143	— 13 p. 100
9	— les plus éprouvés . . .	1,977,034	1,559,896	— 417,138	— 21
3	— faiblement atteints . . .	496,702	528,574	31,872	+ 6
1	canton sauvegardé	221,740	242,999	21,250	+ 9
19	Totaux et moyennes. . . .	3,494,617	3,071,358	— 483,159	— 13.8

En ce qui concerne la province de Bombay, neuf districts seulement ont été plus ou moins ravagés par la famine. On s'est contenté de recenser dans chacun des cinq districts les plus éprouvés, deux cantons (*talooks*), en ayant soin de choisir à la fois le canton qui avait présenté le taux de mortalité le plus élevé en 1877, et celui dont la mortalité avait été égale à la mortalité générale du district dans la même année. Ce recensement a eu lieu le 19 janvier 1878, et de même qu'à Madras, on n'a pas cru devoir tenir compte des causes de la diminution de la population, mortalité ou émigration; mais on a relevé les hommes, les femmes et les enfants.)

Province de Bombay.

NOMBRE.	CANTONS (TALOOKS)		POPULATION ATTEINTE		DIFFÉ- RENCES.	TAUX de diminution 1873-1878 (6 ans).
	recensés.		recensée			
	NATURE.		en fév. 1872	en fév. 1878		
2	cantons du district de Sholapore. .		166,941	143,957	— 22,984	— 13 p. 100
2	—	Sattara . .	144,148	128,354	— 15,794	— 11
2	—	Kaladgi. . .	224,473	187,666	— 36,807	— 16
2	—	Belgum. . .	246,181	226,358	— 19,823	— 8
2	—	Dharwar . .	152,602	148,537	— 4,065	— 2
10	Totaux et moyennes. . . .		934,345	834,872	— 99,473	— 10.6

Si l'on compare ce tableau à celui de la province de Madras, on voit immédiatement que le taux moyen de diminution de la population des cantons recensés de Bombay, quoique se rapportant aux districts les plus éprouvés de cette province, est inférieur au taux de diminution de Madras, où l'on a compris quelques cantons peu frappés.

Si l'on veut se rendre compte maintenant de la véritable perturbation qu'ont apportée dans les mouvements de la population indienne la famine et toutes les maladies qui ont sévi à la même époque, il faut remarquer que les taux d'accroissement ou de diminution obtenus dans les deux tableaux ci-dessus ne représentent

que des résultats moyens pour une période durant laquelle cinq années au moins n'ont pas été mauvaises au point de vue des récoltes. Il en résulte que ces taux sont de beaucoup inférieurs aux taux réels de diminution, applicables à la période de famine (septembre 1876 à février et mars 1878), et qu'il devient dès lors indispensable de connaître.

Nous les rechercherons directement, pour chacun des cinq districts de la province de Bombay, à l'aide du taux annuel et normal d'accroissement de la population, 0.54 p. 100, tel qu'il résulte du census officiel, que nous rapprocherons du taux effectif de diminution calculé dans le tableau précédent des dix cantons recensés pour les six années 1872-1876. Nous en tirerons ensuite complémentirement le taux particulier à la période de famine.

Province de Bombay.

CANTONS RECENSÉS.	TAUX D'ACCROISSEMENT ET DE DIMINUTION.		
	ANNÉES NORMALES.	ANNÉES DE FAMINE.	TOTAUX
	Février 1872 à septembre 1876 (4 ans et demi).	Septembre 1876 à février 1878 (18 mois).	(pour 6 ans). Moy.
2 cantons (Sholapore)	+ 2.43 p. 100	— 15.43 p. 100	— 13 p. 100
— (Sattara)	+ 2.43	— 13.43	— 11
— (Kaladgi)	+ 2.43	— 18.43	— 16
— (Belgum)	+ 2.43	— 10.43	— 8
— (Dharwar)	+ 2.43	— 4.43	— 2
Moyennes	+ 2.43 p. 100	— 13.03	— 10.6

Ainsi donc, pour ces dix cantons, la diminution moyenne de la population a été, pendant les 18 mois de famine, en moyenne de 13.03 p. 100. On voit d'ailleurs qu'elle varie du vingtième (district de Dharwar) au cinquième de la population (district de Kaladgi). La marche de cette diminution n'a d'ailleurs aucun rapport avec l'importance des agglomérations, la famine ayant moins sévi dans les régions les plus peuplées, par ce fait seul que les voies de communication y sont plus nombreuses, et que les aliments parvenaient dès lors plus facilement.

Dans la province de Madras, dont les chiffres ne sont pas, comme ceux de Bombay, absolument comparatifs par canton, puisqu'ils ont été relevés dans des conditions très-différentes, nous nous contenterons de remarquer que si nous appliquons simplement à l'ensemble, et pour la période normale 1871-1876, le taux moyen annuel d'accroissement relevé par le dernier census officiel, soit 0.74 p. 100, nous obtenons le taux de 3.70 p. 100 pour cinq ans, ce qui nous donne complémentirement, pour arriver à la moyenne générale des 19 cantons recensés, (soit — 13.8 p. 100), un taux de — 17.54 p. 100, en ce qui concerne les 17 mois de famine de novembre 1876 à mars 1878. Nous ignorons comment se répartit cette effrayante diminution, mais on sait que dans le district de Salem, par exemple, le rapport s'est élevé à plus de 25 p. 100 de la population, soit à plus du quart.

Quant à la province de Mysore et à l'État d'Hyderabad, sur lesquels les documents manquent complètement, nous rappellerons que dans notre premier tableau la proportion des secourus à la population totale y est presque identique à celle que l'on trouve dans la province de Madras. Étant donnée, d'autre part, la valeur réellement moyenne des résultats obtenus pour les 3 millions d'habitants recensés dans cette province, nous croyons pouvoir attribuer à l'ensemble des

régions atteintes dans Madras, le Mysore et l'État d'Hyderabad le taux moyen, 17.54 p. 100, que nous avons trouvé pour Madras.

Il n'en est pas de même pour la partie frappée de la province de Bombay, dont la population, absolument et relativement parlant, est celle qui a de beaucoup le moins souffert. Les conditions dans lesquelles ont été relevés les chiffres précédents nous autorisent en effet à admettre que la diminution relevée, 13.03 p. 100, présente un résultat supérieur à la réalité. Mais nous savons d'autre part que pour l'ensemble de cette région le fléau a sévi avec une intensité trois fois moindre que dans la province de Madras. Nous évaluerons donc à 5.84 p. 100 le taux moyen de diminution particulier aux populations atteintes de la province de Bombay.

Si nous tenons compte maintenant des coefficients de population très-différents particuliers à ces diverses régions, nous obtenons définitivement, pour l'ensemble des populations frappées, un taux moyen de diminution de 14.34 p. 100 en 18 mois de famine. En d'autres termes, on peut dire que les 36 millions et demi d'habitants que nous avons relevés dans le premier tableau devaient être, avant l'apparition du fléau, au nombre de plus de 41 millions et demi. C'est une différence totale en moins de 5,000,000 environ qui représente l'excédant des décès et des émigrations sur les naissances pendant un an et demi (septembre 1876 à mars 1878).

L'émigration extérieure qui règne à l'état endémique, surtout dans la province de Madras, a pris, en effet, durant cette période, des proportions considérables. Près de 300,000 Indiens se sont embarqués à Madras, en 1876-1877, pour la Birmanie ou Ceylan, et on peut évaluer à 400,000 au moins le nombre total de ceux qui ont abandonné, pour l'extérieur, les régions envahies. Quant à l'émigration intérieure, elle a été énorme. Nous nous contenterons de rappeler à cet égard celle du Decan et de citer, comme détail caractéristique, le canton d'Indapore, dans le district de Poona, où, sur une population normale de 67,000 habitants, plus de 40,000 partirent sous le coup de la panique, en novembre 1876, pour gagner la partie montagneuse du pays et les territoires de Kandesh et du Nizam. Tous ces émigrés de l'intérieur étaient-ils revenus dans leurs foyers au moment du recensement? Il est assez difficile de le croire, d'autant plus que la diminution relevée officiellement porte presque partout de préférence sur la population masculine, ce qui ne peut s'expliquer que par l'émigration, où l'élément masculin domine toujours.

D'un autre côté, les naissances paraissent avoir diminué en 1877. C'est ainsi que les 3 millions d'habitants des quinze cantons les plus frappés de la province de Madras ont fourni, pour cette année, 32,000 naissances de moins qu'en temps ordinaire; mais en l'absence de tout état civil dans l'Inde, il nous est impossible d'apprécier l'intensité de ce mouvement.

Maintenant, en ce qui concerne les décès, nous ne pouvons, il est vrai, les obtenir directement, mais nous trouvons d'un côté que la mortalité a plus que sextuplé, et de l'autre que la mortalité normale annuelle, d'après un rapport de M. Hall, consul d'Autriche à Bombay, est dans cette province de 1.82 p. 100. Ces éléments nous suffisent pour avoir, en chiffres ronds, une idée approximative du nombre de décès survenus dans une année de famine comme 1877. Le taux ci-dessus énoncé suppose, en effet, pour une population de 41 millions et demi d'habitants, qui était celle des régions atteintes avant l'apparition du fléau, un nombre annuel de 750,000 décès environ. Sextuplé, ce chiffre donne, pour 1877, un total de 4 millions et demi de décès, dont les cinq sixièmes, soit 3,750,000, peuvent dès lors être attribués à la

famine, au choléra, à la petite vérole et aussi à des fièvres diverses qui prirent à cette époque une extension inaccoutumée.

D'après sir Michael Kennedy, qui a fourni au gouvernement de l'Inde une partie des renseignements ci-dessus, la mortalité dans les quinze cantons les plus maltraités de la province de Madras a quintuplé par le seul fait des décès causés par le choléra, la petite vérole et les fièvres. Le chiffre de 3,750,000 décès ne paraîtra plus dès lors considérable si l'on se rappelle, en outre, que les deux tiers de la population; dans les districts les plus atteints, ont été réduits à se nourrir très-insuffisamment, ainsi que le constatent les documents officiels. Il en résulte que l'on peut dire avec assurance qu'un grand nombre de décès ont été la suite naturelle de la famine. Quant aux morts causées directement par la faim, il y a lieu de croire que le nombre en a été singulièrement exagéré par la presse locale, et nous nous contenterons à cet égard, en l'absence de documents précis, de citer les paroles suivantes du gouverneur général, lord Lytton, dans un rapport officiel d'août 1877, daté de Simla : « En ce qui concerne le principal objet des opérations de secours, à savoir la préservation de la vie humaine, on a obtenu un résultat très-grand, mais non complet : « Dans certaines régions, les opérations de secours ont commencé trop tard. Dans « les centres de population, comme Madras et Bangalore, et sur plusieurs des chemins qui conduisent à ces centres, des morts causées par la faim ont eu lieu. La « mortalité causée par le choléra, la dysenterie et les autres maladies du même « genre, a beaucoup augmenté sur une grande étendue du pays, mais en somme « les pires maux de la famine ont été écartés avec succès dans les vastes régions où « la récolte a fait défaut. »

Les lignes ci-dessus nous amènent à parler de l'assistance apportée aux indigènes par le gouvernement. Si le grain a généralement pu être toujours acheté à prix d'argent dans les bazars, il n'en est pas moins vrai que des millions d'habitants manquèrent positivement de toutes ressources. Aussi, dès le mois de janvier 1877, on comptait plus de 1 million d'individus secourus dans la province de Madras, et 266,000 dans celle de Bombay. Le nombre s'en accrut rapidement, et en mars 1877 on en relevait 4 millions qui, vers le milieu de cette année, se réduisaient aux 3 millions d'habitants dont nous avons donné la répartition par province dans notre premier tableau.

L'assistance était donnée sous deux formes : premièrement sous forme d'aliments délivrés gratuitement aux vieillards, femmes, enfants et infirmes. Des maisons et des camps de secours, répartis surtout dans les provinces de Madras et de Bombay, recevaient les femmes et les enfants. Les vieillards et les infirmes ou malades étaient de préférence secourus à domicile. La seconde forme de l'assistance était le travail imposé à prix réduit aux hommes valides. Des agences établies dans les villages avaient soin d'envoyer sur les travaux, les infirmes guéris ou les enfants suffisamment forts. Toutefois le mode d'application dans l'assistance varia considérablement par régions, surtout au début. En janvier 1877, Sir Richard Temple fut délégué par le gouvernement de l'Inde pour s'entendre avec les administrations locales sur les meilleurs moyens d'apporter de l'économie et de la méthode dans les procédés employés. Cette mission, dont il s'acquitta d'ailleurs avec le zèle le plus intelligent, eut pour effet d'éviter les dépenses exagérées et les travaux inutiles, ainsi que le prouvent les renseignements suivants. En juillet 1877, la province de Madras ne comptait plus que 574,000 individus alimentés gratuitement contre

1,316,000 travailleurs, et celle de Bombay 159,000 de la première catégorie contre 211,000 de la seconde. D'un autre côté, des ingénieurs désignés spécialement prirent la direction des travaux de la province de Bombay et leur imprimèrent une marche méthodique et raisonnée. C'est ainsi que, sous leur contrôle, 90 p. 100 des travailleurs de cette région, soit près de 190,000 hommes, contribuèrent à la création de canaux d'irrigation ou de lignes de fer dont l'utilité était incontestable, tandis que le nombre des travailleurs ainsi conduits, dans la province de Madras, n'était que d'environ 135,000, représentant seulement les 11 p. 100 du total. Dans cette dernière région, en effet, les 1,181,000 hommes restants ont été surtout occupés, sous les ordres des officiers du revenu, à des constructions de routes qui, paraît-il, ne seront probablement jamais terminées.

C'est au major-général Kennedy, ingénieur en chef des travaux de la province de Bombay, que l'on est redevable de l'organisation particulière du travail dans ce pays. Les hautes inspirations de lord Lytton ont en effet trouvé des interprètes intelligents et énergiques dans cet officier-général et dans Sir Richard Temple, dont nous avons cité plus haut la mission. C'est aux efforts de ces trois hommes que l'Inde doit d'avoir vus atténués, dans la mesure du possible, les effets désastreux de la famine de 1877.

Les sacrifices d'argent ont été d'ailleurs énormes et se sont probablement continués, mais dans une moindre proportion, jusque dans le courant de 1878. Le gouvernement paraît avoir dépensé en moyenne plus de 13 millions de francs par mois en 1877, ce qui donne un total annuel de près de 160 millions de francs. Ce chiffre s'explique facilement si l'on songe que le prix du grain était encore très-élevé dans le courant de 1877 et que les pluies de juillet et d'août avaient été rares. Aussi les craintes d'une nouvelle disette se firent-elles jour. Fort heureusement quelques pluies tombèrent en octobre 1877 et permirent l'ensemencement de certaines terres, mais les moussons du sud-ouest ont subi, dans l'été de 1878, quinze jours de retard, et des appréhensions très-vives se manifestaient de nouveau, lorsque sont survenues vers la fin d'août dernier des pluies abondantes et continues. La sécheresse prolongée a toutefois empêché l'ensemencement sur plusieurs points, et le gouvernement se verra obligé de venir encore en aide à quelques districts.

Les dernières nouvelles qui nous sont parvenues de l'Inde sont datées d'octobre 1878. Il nous est permis d'affirmer maintenant que les pluies d'août ont été très-générales dans l'Hindoustan et le Bengale. Le prix élevé du grain, quoique se maintenant encore dans certaines régions, a baissé à Calcutta, mais la famine sévissait dans le royaume de Cachemire. La misère y était telle, au dire d'un rapport officiel émané de notre consul à Calcutta, que le gouvernement du Pendjab avait fait fermer les passes aux visiteurs qui se rendent chaque année en grand nombre dans cette contrée, au moment des chaleurs. Le gouvernement du Maharadjah, a, de son côté, envoyé des agents spéciaux sur les marchés du Pendjab pour y acheter du grain, et une prime de 5 p. 100 est assurée aux marchands qui introduiraient leurs denrées dans le Cachemire. Sur certains points, des asiles ont été ouverts aux indigents et un comité central de secours organisé à Srinagar, sous le patronage des principaux habitants de la ville, de telle sorte que toutes les précautions paraissent avoir été prises pour entraver la marche du fléau.

E. FLECHEY.